

Erratum

Numéro 61, printemps 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38400ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

(1991). Erratum. *Lettres québécoises*, (61), 16–16.

Nicole, amante déçue du poète fou et enfermé Adé, avec qui parfois — et ça c'est nouveau — il baise. Comme il le fait aussi à l'occasion avec la Patronne, bien qu'il ne soit pas trop porté sur la chose. Ici, comme ailleurs chez Ducharme, le sexe est sale et on ne s'y livre qu'avec bien des manières, comme si le pratiquer c'était commettre on ne sait trop quel péché — ah! le puritanisme de cette œuvre! —, dont celui suprême, sans doute, d'alors renoncer pour de bon à l'enfance.

Par ailleurs, si l'on excepte ces conversations avec Juba, Nicole, la Patronne, et ces passades, Bottom ne fait rien, se livrant à une consommation fondamentalement passive de l'existence, ne semblant guère préoccupé que d'avoir toujours à portée de la main les six bières qu'il lui faut pour donner un sens à sa vie. Comme il le dit si bien, car à défaut d'autre passion, il a celle de la formule: «Ce n'est pas une vie. Avec les ordures dont je la remplis, c'est une poubelle.» (p. 70)

Il s'agit donc, si l'on veut, de la représentation d'un groupe de marginaux, de paumés, de tarés, de «radas» qui ne semblent guère avoir le goût de s'en sortir. Au nom de quoi, en effet, le ferait-on? Qu'est-ce qui vaut la peine d'être vécu? d'être transformé? Qu'est-ce qui justifierait un engagement, une lutte? Le monde, et c'était déjà la perspective des premiers romans et singulièrement de *L'Hiver de force*, est à rejeter en bloc, sans distinction, dans l'absolu. C'est cette attitude nihiliste — il s'agit de «n'arriver à rien» (p. 15) — qui est reprise ici, variation sur le thème plusieurs fois rebattu du néant social, de l'absurde de la condition humaine.

Qu'est-ce qui surnage alors? Une certaine poésie qui se cache au cœur du vécu le plus quotidien et que l'écrivain a pour fonction d'exprimer. On la retrouve par exemple dans l'amour gauche de Bottom pour Juba, dans sa tendresse pour la Patronne et, bien sûr, à l'extérieur de la diégèse, dans l'écriture lorsqu'elle est réussie, dans des passages qui font rêver comme celui-ci: «Je suis rentré en pleine nuit blanche. Toute la neige tombée sur le Boulevard remontait au ciel sur les marches des grands conifères» (p. 33), qu'on me permettra de préférer aux jeux de mots d'un goût douteux et qui font tache dans le récit.

Alors? Quelle conclusion tirer de cette lecture «forcée» au sens où l'hiver l'était dans le roman si joliment titré? Elle sera en demi-teintes, sinon ambivalente. Je dirai d'abord que, pour qui connaît Ducharme, ce roman n'apprend rien de nouveau ni sur l'univers que cette œuvre évoque ni sur sa manière, ce style qui n'est qu'à lui, qui fait sa marque, que certains portent aux nues et que, pour ma part, j'apprécie de moins en moins au fil des années et des productions. Je dirai ensuite qu'elle s'inscrit dans une tradition

littéraire fort honorable — celle de Queneau —, d'une certaine utilisation du langage, donc privilégiant les possibilités de combinaison, de permutation des mots, visant à produire des effets inattendus, inédits, insolites parfois et en cela créateurs, travail dont on peut reconnaître l'intérêt sans être soi-même particulièrement séduit. Je dirai enfin qu'on peut préférer à cette tradition celle qui conçoit l'écriture comme un moyen privilégié d'approfondir notre connaissance de l'homme et du réel à travers le langage sans toutefois hypostasier celui-ci, sans le détacher, le couper de l'intention, de la visée plus large qu'il porte. Sur ce plan, on ne trouve guère son compte dans ce *Dévadé* qui, à mon sens, évacue trop souvent le réel pour mieux servir les mots. [Lq]

ERRATUM

Autour de Ferron de Betty Bednarski

Un saut de lignes entre les pages 41 et 42 du numéro 60 de *Lettres québécoises* a rendu illisible une partie de l'article d'Adrien Thério sur l'essai de Betty Bednarski intitulé: *Autour de Ferron. Littérature, traduction, altérité.*

La phrase aurait dû se lire comme suit:

«Ferron se comporte avec ce personnage (il s'agit d'un personnage du *Ciel de Québec*), qui m'a inspiré bien des réflexions, lui aussi. Il y a dans les deux cas une action exercée par rapport à une réalité anglaise.» (p. 43-44) On sait aussi que dans bien des cas, l'Anglais dominateur finit presque toujours par se faire «décoloniser» par Ferron si je peux employer ce terme.

Comble de malheur, nous avons logé à Montréal la maison d'édition qui a pourtant son siège social à Toronto.

Il fallait donc lire la référence de la façon suivante:

Betty Bednarski, *Autour de Ferron. Littérature, traduction, altérité*, Toronto, Éditions du GREF, collection «Traduire, écrire, lire», 1989, 156 p., 22,95\$

Si on ne trouve pas le livre en librairie, on pourra se le procurer en écrivant à:

Éditions du GREF, Collège Universitaire Glendon, Université York, 2275 avenue Bayview, Toronto (Ont.), Canada M4N 3M6. Tél. (416) 487-6774/6732. Télécopieur (416) 487-6728

Toutes nos excuses à Mme Bednarski qui, incidemment, s'est mérité le «Prix Gabrielle Roy 1990» pour cet ouvrage.

A.V.